

sations de ses artères ; on comprenait, à sa manipulation violente ou faible, lente ou précipitée, les orages de son fumé. Souvent même il fallait s'en tenir à ces signes matériels de fureur, quand, par exemple, c'était une dispute internationale qui avait lieu avec un Prussien, un Anglais ou un Espagnol, et qu'on ne s'entendait pas autrement.

Il arrivait un moment où certaines natures à la Pierre-le-Grand éprouvaient positivement le besoin de casser les appareils, les tables, quelque chose enfin, et ces vaillants coeurs ne parvenaient pas toujours à se maîtriser.

Maintenant, on me demandera peut-être comment il se fait qu'on ne rencontre plus chez nos stationnaires qu'une charmante égalité d'humeur ? Je n'en sais rien, mais il n'y a qu'une seule manière de l'expliquer : on se sera défait des autres, en leur donnant de l'avance.

PHILIPPE DAURIAC.

### FEUILLETON :

#### LE CHEVALIER DE FREDY.

(Suite et fin.)

— Tu mens, Thérèse, s'écria le chef de la bande : ton maître était encore là ce matin, à preuve qu'il y a deux heures, Jean Gorju l'a vu dans son clos. Or ça, pas de bêtises, et dis-nous où il se tient caché, sans quoi, soi de patriote, nous démolissons le château !... et puis si tu nous dis la vérité, j'empêcherai qu'on ne te fasse du mal, — ajouta-t-il plus bas, à l'oreille de la fidèle servante, — est-ce que tu crois que j'ai oublié que ma mère était la cousine de la tienne ?...

— Ecoutez-mes, dit la Michu, persuadée qu'avec un peu d'adresse elle parviendrait à triompher des mauvais desseins de son adversaire, ce n'eût été impossible que le Gorju ait vu à ce matin M. le chevalier mais sûur, à cette heure, que c'est là qu'il suit son chemin par devé Posesse : il a parti, que je vous dis !

Pendant ce nouveau colloque, les patriotes avaient continué leurs recherches ; ils avaient brisé bien des portes et quelques carreaux, ils avaient enfoncé des armoires, ils avaient parcouru la maison de la cave au grenier mais ils n'avaient toujours rien trouvé. Le temps s'était passé ; on en avait perdu notamment beaucoup à la cave.

Voyant la proie qu'ils convoitaient prête à leur échapper, ces misérables n'en revinrent pas moins à l'odieux projet qu'ils avaient conçu de rendre la pauvre Michu responsable de la suite de son maître, et ils firent mine de déployer des cordes pour la pendre.

Thérèse était témoin de ces apprêts et restait silencieuse. Elle pleurait tout bas, la pauvre femme, mais son sang-froid ne se démentait pas.

Bientôt l'exaspération des assaillants ne connut plus de bornes : l'un d'eux osa porter la main sur la Michu ; heureusement pour elle, celui de Vitryats qui s'était rappelé qu'il était son parent, vint fort à propos se mettre en travers d'elle et de son lâche agresseur, et repoussant durement ce dernier, il s'écria :

— Or ça, pas de sottises, vous autres ; mort aux aristocrates, soit, mais pas aux braves gens du peuple... Et c'est une brave femme, voyez-vous, la Michu... Nous

Son œil se dilate, un soupir de bonheur gonfle sa poitrine. Il rassemble ses commis : — Mais amis, je suis père ! On fermera le magasin à trois heures !!! — Puis, tout bas : La sornambule m'avait bien dit que le nom de Biquart ne périrait pas !

Et il glisse deux francs dans la main du piéton.

Dans la maison voisine, Mme Pontorsin reçoit en tremblant une dépêche que le même piéton lui présente. Son cœur de mère lit à travers l'enveloppe la fatale nouvelle. Un frémissement parcourt tout son être. — Mon Dieu ! si c'était un malheur ?

C'en est un. Elle lit :

“ *Toury, dix heures.* ”

“ *Alexis mourant. Croup. Venez.* ”

“ *Femme BERDET.* ”

Elle pousse un cri et s'évanouit dans les bras du facteur. Ces agents devraient toujours être armés d'un flacon de sels. Enfin, elle revient à elle, ouvre des yeux atones. Mais la présence d'un étranger lui rappelle l'affreuse réalité : elle fond en larmes.

Lui cependant, cause innocente de ce deuil, il est embarrassé, il hésite... — Madame !

Elle n'entend pas.

— Madame !

Alors elle, à travers ses sanglots : — Qu'est-ce ? que vous faut-il encore ?

— Pardon, madame ! mais... j'attends mon régu.

Un régu de son malheur, la pauvre femme ! Il faut qu'elle signe et qu'elle précise l'heure et la minute où le coup l'a frappée. Elle bouleverse tout pour trouver de l'encre et du papier ; elle écrit ce qu'on lui demande, à l'endroit que le piéton lui marque du doigt et, ce faisant laisse tomber une larme brûlante sur cette main virile.

Mais elle n'y laisse pas tomber autre chose. Aussi, entendez ce murmure qui se perd dans l'escalier. — Sa-pris ! ce n'est pas une femme, c'est la fontaine Louvois ! Elle m'a fait poser une heure, et pas un radis !

Ne jugez pas ce subalterne sur ces dures paroles. Il avait l'âme tendre en naissant et, tout enfant, il ne pouvait supporter la représentation de *Latitude*. Mais il obéit désormais au terrible dilemme formulé par Champsfort : il faut que son cœur se brise ou se bronde.

J'ai été long : cela saute aux yeux, j'en conviens. Pourtant, à y bien regarder, j'ai fait des articles de cent lignes plus longs que celui-ci qui en a mille. Sans doute ! Dans ceux-là j'allongeais, ici j'ai abrégé, sans compacter les amputations de la dernière heure.

Ai-je été amusant ? C'est une autre question, et je n'ai pas à cet endroit la conscience très nette. J'en sais qui, à ma place, l'auraient plus trouble encore ; mais c'est là, je le sens, une maigre excuse. Si l'on ne devait me reprocher que de m'être montré sérieux, je n'essaierais pas de cacher la joie que me causerait une telle épithète, car cet adjectif est le but secret de mes efforts, l'ambition de la deuxième moitié de ma vie, et je ne puis dire le bien que me ferait une aussi précieuse conquête ; mais ennuyeux ? brrr ! je frémis en y songeant... comme un rédacteur de *Faits divers*.

Conjurons ce danger par une petite anecdote. Je la prends, ou plutôt je la reprends dans le *Figaro*, où je l'ai donnée il y a trois ans. C'est tout simplement pour finir, et aussi pour faire rougir le pion que j'avais en quatrième, lequel pronostiqua que je disais mal.